

Les Editions Montparnasse présentent
un film produit par Serge Lalou et Itai Tamir

YIDDISH יידיש UN FILM DE א פילם פון NURITH AVIV נורית אביב

UNE PRODUCTION LES FILMS D'ICI - EN COPRODUCTION AVEC LAILA FILMS - AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS - FRANCE 3 NATIONAL PÔLE SOCIÉTÉ
ET GÉOPOLITIQUE - FRANCE 3 GRAND EST - AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH - THE MAKOR FOUNDATION FOR ISRAELI FILMS -
LA PROCIREP - L'ANGOÀ - AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE - DISTRIBUTION ÉDITIONS MONTPARNASSE
Film © 2020 - Les Films d'Ici - Laila Films. Distribution © 2020 Editions Montparnasse - Tous droits réservés.



Relations presse

Gilles Lyon-Caen

gilleslyoncaen.ap@gmail.com

06 64 35 57 58

QUOTIDIENS

CRITIQUE

«YIDDISH», LES LIENS DU SON

Par [Alexandra Schwartzbrod](#)

— 10 mars 2020 à 18:16

Devant la caméra de Nurith Aviv, sept jeunes racontent leur passion pour cette langue découverte grâce aux grands poètes de l'entre-deux-guerres.



Photo Editions Montparnasse



Ils sont sept. Sept jeunes d'aujourd'hui, garçons ou filles, juifs ou non yiddish et pour ces grands poètes yiddish de l'entre-deux-guerres qui avaient grosso modo leur âge il y a une centaine d'années. Et ils racontent cette rencontre devant la caméra de Nurith Aviv, dans une construction très rythmée faite de longs plans-séquences entrecoupés de poèmes lus à haute voix. Le film est sobre, épuré, afin de mettre la poésie en valeur.

Chaque séquence apparaît construite sur le même mode. Un jeune apparaît dans une rue de Berlin, Paris, Vilnius ou Tel-Aviv, entre dans son appartement, s'assoit dans son salon et parle d'une traite du lien qui l'attache au yiddish. De temps à autre, la caméra se déplace vers la fenêtre entrouverte et filme l'extérieur vu de l'intérieur, symbole du monde sur lequel nous ouvrent ces conteurs. Mais aussi un jeu avec les mots, comme Nurith Aviv les affectionne, le mot «*sefer*» en hébreu signifiant aussi bien les lèvres, le langage, que le bord (d'une fenêtre), et le mot «*beït*» la maison mais aussi la strophe d'un poème.

Chaque témoignage a sa valeur propre et permet d'expliquer pourquoi le yiddish n'est pas seulement une langue du passé, elle reste vivante pour beaucoup. Ainsi Raphaël Koenig, né à Paris, diplômé de Harvard en littératures comparées. *«J'aurais aimé apprendre le yiddish chez moi mais je viens d'une vieille famille juive assimilée, j'ai donc dû le faire par moi-même. Dans ma famille, cela a toujours été un problème, cette histoire d'assimilation. Cela veut dire quoi être juif si on doit être comme tout le monde ? C'est le genre de question que se posait Kafka. En 1912, quand il a découvert le yiddish, il s'est dit que là était la solution.»* Le yiddishland n'était pas un pays alors mais une langue (à 80 % germanique avec apport d'hébreu et de russe) qui unissait plus de 10 millions de juifs avant la Seconde Guerre mondiale. Koenig cite en exemple le poète juif soviétique Peretz Markish qui fit partie de cette avant-garde yiddish et publia notamment en 1922 *Die Kupe* («le monceau»), un poème visionnaire sur le massacre des juifs en Ukraine.

Tout au long des mois de mars et d'avril, des débats seront organisés après la projection de *Yiddish* au cinéma les 3 Luxembourg (Paris VI^e), avec des psychanalystes ou des écrivains. *«Ce sera très talmudique, note Nurith Aviv, qui a longtemps travaillé avec Agnès Varda. Il y aura le texte, qui est le film, puis l'interprétation du texte, le débat.»*



Alexandra Schwartzbrod

Yiddish de Nurith Aviv (1 h).

Le Monde

Le yiddish, un idiome aux semelles de vent

La réalisatrice Nurith Aviv interroge sept jeunes spécialistes qui disent leur passion pour la langue du judaïsme diasporique

YIDDISH



Quel chemin que celui de Nurith Aviv ! Née en 1945 en Palestine mandataire dans une ville nouvelle nommée Tel-Aviv, on la retrouve en France quelques années plus tard à faire l'image chez René Allio, René Féret ou Agnès Varda. Depuis vingt ans, elle réalise pour son propre compte des documentaires d'où émerge une passion impérieuse pour les langues. Le yiddish – langue du judaïsme diasporique d'Europe orientale – est à

l'honneur dans son nouveau film.

Rien d'anodin pour cette *sabra* (« nom désignant les populations juives nées avant 1948 dans le territoire de la Palestine sous mandat britannique et leurs descendants dans la population israélienne ») venue au monde dans l'Israël naissant des années 1950 où, précisément, le yiddish était en butte à une quasi-interdiction, en tant que langue vernaculaire de la faiblesse diasporique. Un « jargon » indigne d'intérêt à rebours de l'hébreu, auréolé de son prestige antique et du miracle conquérant de sa renaissance

moderne. Langue hybride et coagulante – fabriquée d'hébreu, d'allemand et de slavismes au gré des pérégrinations de l'histoire juive –, le yiddish a donc longtemps été un idiome méprisé, tant de l'intérieur que de l'extérieur des communautés qui le pratiquaient.

Immense et fertile continent

Cette langue aux semelles de vent – conspuée, galvaudée, oubliée, avant que d'être quasiment liquidée par les nazis avec ses locuteurs naturels – n'en fut pas moins un immense et fertile continent. Ancrée dans le Talmud qu'elle ser-

vait à enseigner, elle fut aussi celle de l'explosion moderne, de la sortie du ghetto, des espoirs socialistes révolutionnaires, d'une culture théâtrale, littéraire et même cinématographique méconnue, et pourtant conduite au début du XX^e siècle à l'unisson des avant-gardes européennes.

C'est à ce dernier aspect que s'intéresse plus particulièrement ce documentaire, par une méthode assez originale. Nurith Aviv est en effet allée chercher sept jeunes spécialistes de cette langue (enseignants, chercheurs, philologues, linguistes, parfois

poètes eux-mêmes...) de par le monde et leur a demandé tout à la fois de dire les raisons de cet itinéraire personnel et de choisir, parmi la riche production poétique qu'offre le yiddish, leur pièce favorite pour en lire un extrait choisi. Depuis Paris, Berlin, Vilnius ou Varsovie, leurs voix font ainsi résonner aujourd'hui des mots écrits voilà cent ans en ces mêmes lieux par de jeunes et impétueux représentants d'une culture vive bientôt frappée à mort par la tragédie de l'histoire.

Il en résulte un troublant télescopage, une déconcertante opi-

niâtreté. Les poètes se nomment Moyshe-Leyb Halpern, Peretz Markish, Anna Margolin, Avrom Sutzkever. Leur style, érotique ou expressionniste, lyrique ou intimiste, flambe. Leurs noms et leurs mots, énoncés dans cette langue de l'utopie syncrétique et cosmopolite, reforment pour nous le territoire englouti d'un rêve écourté et, pour cette raison même, éternellement jeune. ■

JACQUES MANDELBAUM

Documentaire français et israélien de Nurith Aviv (1 heure).

« Yiddish », une aventure de poésie

DOCUMENTAIRE Inspirée, Nurith Aviv raconte l'éclosion d'une littérature d'avant-garde dans cette langue.

MARIE-NOËLLE TRANCHANT
mntranchant@lefigaro.fr

Nurith Aviv vient du monde de l'image et se passionne pour les langages. Depuis le début des années 2000, elle réalise des documentaires sur la traduction, la langue des signes, ou le passage de l'hébreu, langue sacrée, à l'hébreu parlé en Israël aujourd'hui. Avec *Yiddish*, elle nous fait découvrir la poésie d'avant-garde qui a fleuri entre les deux guerres mondiales dans les cercles intellectuels en Europe centrale ou à

New York, foyer de l'émigration juive. C'est la première surprise : on croit cette langue populaire et liée à un folklore révolu. Kafka la considérait ainsi, estimant qu'elle ne pouvait pas produire de grands écrivains. Dans son enfance à Tel-Aviv, Nurith Aviv entendait parler yiddish, mais cette langue germanique mêlée d'hébreu, d'araméen, de langues slaves et romanes, une langue « *chapar-deuse* », dit un poète, était tenue pour un jargon et proscrite à l'école parce qu'elle « *représentait l'exil et la mort* ».

La deuxième surprise est que le yiddish, dans le film, est porté par la passion de jeunes universitaires qui

n'avaient aucun lien avec cette culture. À un moment, ils ont découvert la littérature yiddish moderne et se sont mis à l'étudier parce qu'elle leur parlait intimement. Leur élan rejoint celui des écrivains qui les inspirent, et qui ont eux-mêmes choisi de s'exprimer en yiddish.

Un florilège vivant

Le documentaire suit sept jeunes adeptes, chacun dans sa ville. On passe de Berlin à Paris, de Varsovie à Vilnius ou Tel-Aviv. C'est la même ferveur, avec des notes différentes. Ils racontent leur histoire avec la culture yiddish,

présentent leur poète favori. Chaque rencontre s'achève sur un poème, dont la traduction française s'affiche sur l'écran, à côté du visage qui le dit. Dispositif simple et raffiné qui fait de ce documentaire un florilège vivant. Les amateurs de poésie y trouveront de grandes beautés, comme le saisissant *Memento mori* de Moyshe-Leyb Halpern. ■



« Yiddish »

Documentaire de Nurith Aviv

Durée 1h00

■ L'avis du Figaro: ●●○○

Sept voix pour irradier la poésie yiddish

Le film de Nurith Aviv est un film miroir où le regard palpète aux sons de rythmes oubliés et où surtout une langue humble fait taire le néant.

YIDDISH
Nurith Aviv
France, 1 heure

Nurith Aviv enregistre la langue plus qu'elle ne la révèle. Elle se désaliène de l'image pour capter l'invisible de la voix dans la banalité sublimée du cadre. « *Son œil est solaire* », auraient dit les Grecs. La clarté du regard, chez elle, s'aiguise dans la lumière projetée par la langue. Elle filme ce geste, cette écriture de soi gravée hors du temps, dans l'absolue poésie dont le yiddish est l'enfant et la mère. Elle nous apprend à regarder pour voir clair, droit dans les yeux de ceux qu'elle écoute et qu'elle dévoile. Elle saisit cette langue dans son mouvement déchainé, dans son flot d'abîme, dans sa guérison figurée dans la salive du présent.

Avec elle, on voit le yiddish. On est ébloui par cette résonance lointaine où le cœur pourtant reconnaît sa musique. Si aujourd'hui, comme avant pour Kafka, le yiddish est la langue de l'angoisse, ce n'est pas parce qu'elle fait peur, c'est parce qu'elle traduit la tendresse humaine jusqu'au tremblement. Elle offre une distension à l'âme dont elle est la voix. Elle est l'asile palpitant des arpenteurs perdus dans un ciel sans étoiles. Elle est, pour reprendre les mots de Charles Dobzynski, « *une trace dans le désert qu'aucun vent ne peut effacer* ». Le yiddish est cet océan invisible aux marges infinies, dont les vagues désespérées ne chantent jamais que l'espoir. Il réverbère la profondeur

de ceux qui, malgré les ténèbres, se refusèrent à l'Atlantide. Il est la langue de l'absence qui réfute la disparition. Il la nie. L'absence est une présence qui parle dans le manque, un regret devenu une perte. Nurith Aviv ouvre une fenêtre dessus et dans la faille.

On regarde les mots d'un présent que rien ne défait

La cinéaste déchire l'opaque voilure de l'irréparable cloître dans l'oubli et nous offre le paysage de la langue non pas retrouvée, mais réapparue. Elle ne témoigne pas d'une mémoire. Elle fait mémoire du yiddish. Les poètes, ici, se reflètent dans les visages de ces sept jeunes amoureux éperdus d'une langue qui priva, comme l'écrivait Edmond Jabès, « *la mort d'R* » pour l'asphyxier dans « *le Mot* ». Leurs voix récitent la rencontre. Sept voix en sept lieux. Les regards s'exaltent de cette révélation d'un « eux-mêmes », d'un double réveillé dans le flux mystérieux d'une histoire intime et parfois étrangère. La cinéaste les a liés les uns aux autres par le blanc, vocable du mot à renaître, où s'impriment les textes des poètes Moyshe-Leyb Halpern, Yehoash ou encore de Debora Vogel. On regarde les mots d'un présent que rien ne défait. Comme les vers de Peretz Markish qui nous disent : « *Je suis de nouveau, je suis de nouveau* ».

Marina Tsvetaïeva pensait que « *tout poète ne peut être que juif* ». Tout poète est yiddish, s'il œuvre comme, Nurith Aviv, dans le creux incertain et fragile de cette errance parlée où seule se traduit la condition humaine. ●

GENICA BACZYNSKI

« LE "YIDDISHLAND"
N'ÉTAIT PAS UN PAYS
MAIS UNE LANGUE. »
NURITH AVIV



Migle Ansauskaite, une des sept voix pour évoquer la langue yiddish. Les Éditions Montparnasse

MENSUELS - HEBDOS



Yiddish Nurith Aviv

« Voyez-vous, je parle toutes les langues, mais en yiddish »*
Eithne O'Neill

Sortie le 21 mars

Documentaire, France/Israël (2019), 1 h 00. Réal. : Nurith Aviv. Conseiller sc., trad. poèmes : Armand Bikard, Ratiia Baum. Image : Cédric Dupire. Son : Sonia Sobolewski. Mont. : Nurith Aviv, Ryan Bombolida. Mix. : Cédric Migonck. Étal. : Maxime Sobolewski. Mus. orig. : Georgy Bloch. Documentalistes : Cécile Niderman, Dani Inler, Lila Thielemans. Dir. de prod. : Sonia Meshub-Rosin. Prod. : Serge Lalou. Cies de prod. : Les Films d'ici, Itai Tamir, Laila Films. Dist. : Editions Montparnasse.
Int. : Mige Anusaukaite, Valentina Fokbenko, Tal Hever-Chybowski, Raphael Koenig, Dory Manor, Karolina Szymanski, Lila Thielemans.

BERLIN : travellng sur un jeune homme descendant une rue, tandis qu'il se présente, en voix *off*, en yiddish. Paris : arrivé à son bureau, Tal Hever-Chybowski, directeur de la Maison de la culture yiddish à Paris et organisateur d'un cours d'été, s'adresse à la caméra en hébreu. Ce début tombe sous le sens ; avec environ 10 % d'emprunts à l'hébreu et des apports romans et slaves, le yiddish est, par essence, un dérivé du haut allemand. Hever-Chybowski est polyglotte, comme les quatre femmes et les deux hommes qui interviennent ensuite. Ils font partie d'une élite cosmopolite qui cultive le yiddish, langue prise jadis pour *eine stammelde Sprache* (une langue bégayante) et crainte par les Juifs eux-mêmes. Aux yeux de Dory Manor, poète, traducteur et enseignant israélien, et de ses compatriotes, le yiddish était entaché autant par la lourdeur de son humour que par l'ombre de la Shoah. Toutefois, à l'étranger, à Paris, Manor trouve non pas une « langue d'exil et de mort », pour citer le prologue du film, mais une langue riche, séculaire et réceptive. En effet, le film *Yiddish* révèle la contribution singulière apportée à la littérature, par des poètes yiddish, pendant l'entre-deux-guerres.

Entaché par la lourdeur de son humour et par l'ombre de la Shoah (Dory Manor)

Se tenant dans la coulisse, l'auteure rythme ce documentaire sensuel et lyrique selon un dispositif en deux volets, au montage elliptique et précis. L'ouverture sur une scène urbaine mène vers un intérieur pour lancer un témoignage en hébreu et en yiddish, voire en français ou en anglais ; un texte où un poème récité en yiddish complète la séquence. Au texte yiddish, projeté à l'écran en beaux caractères hébraïques, succède le visage du récitant, lumineux comme un portrait de la Renaissance. Hever-Chybowski explique que Moïse Mendelssohn (1729-1786) traduisit la Bible en allemand, remplaçant les versions yiddish, afin d'enseigner aux Juifs la langue du pays de leur insertion (comment ne pas penser à Luther qui, quatre siècles auparavant, traduisit la Bible en allemand pour toucher ses lecteurs à travers la langue vernaculaire ?). Cinquante ans plus tard, Yehoyesh retraduisit la Bible en yiddish à partir de l'hébreu ; l'idiome du peuple revenant à l'honneur, rien de nouveau sous le soleil. Et Hever-Chybowski d'évoquer l'éternel retour par sa récitation du Kohelet (l'Éclésiaste), la vanité des choses étant rendue par le mot *Nichtigkeit* en yiddish comme en allemand. « Memento mori » de Moyshe-Leyb Halpern, Galicien exilé à New York, évoque, sur un ton paradoxal, l'ubiquité multicolore de la mort. Ce poème est le choix de Valentina Feuchenko, Russe, helléniste et chercheuse à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) : en parlant, elle fait ressortir la similarité entre les verbes, les prépositions et les noms



du yiddish et de l'allemand. Adolescente, elle fut avertie par la « Todesfuge » de Paul Celan de la présence de Juifs à Saint-Petersbourg ; le yiddish devint sa langue d'amoureuse ! Lila Thielemans, d'Anvers, a pu exprimer ses sentiments grâce à l'apprentissage du yiddish. La jeune Belge apprécie le féminisme d'Anna Margolin, pseudonyme de Rosa Leberboym, Biélorusse immigrée à New York comme sa contemporaine Celia Dropkin, et récite son « Portrait ». Dropkin signe « Baiser », le poème préféré de Manor ; son érotisme vampirique n'est-il pas métonymique du yiddish chapeardeur ? Choisir le yiddish implique un retour, une conversion, une solution à un manque. Le parler d'enfance de la grand-mère devient, pour Hever-Chybowski, la voix du plaisir et du ludique. À Vilnius, Mige Anusaukaite, employée du Centre juadique de la Bibliothèque nationale revient sur le legs de la communauté juive de la ville. Dans les autobiographies écrites en yiddish par des jeunes entre les deux guerres mondiales, la poésie est un besoin intense, comme l'illustre « De la forêt » d'Avrom Sutzkever, né en 1913. À Varsovie, Karolina Szymanski, professeure, aimerait intégrer le yiddish dans la culture polonaise. Chez Debora Vogel, poète férue de photomontage et tuée à Lviv, en 1942, on parlait le polonais et l'hébreu. Le yiddish fut son moyen d'expérimentation, manifeste dans l'esthétique avant-gardiste d'« Un poème sur les yeux ».

Défi à la mort, « Sans but » de Peretz Markish, membre de Khalaystre, groupe d'écrivains en Pologne (1919-1924), est récité par Raphael Koenig. Rédacteur en chef de la revue *In Geve*, il insiste sur la noirceur des écrits yiddish marqués par les pogroms. À l'instar de Kafka, Koenig fut travaillé par le problème identitaire de l'être juif en France ; le yiddish serait-il une réponse ? Pour le Pragoise, cet idiome populaire est incompatible avec la littérature. Mondialement célèbre pour sa prose diamantine en allemand, Kafka se plaignait pourtant de l'insuffisance pour les Juifs des mots allemands désignant mère et père – peut-être la cause de sa propre inhibition qui l'empêche « d'aimer sa mère comme elle le méritait ? » Dans la filmographie de Nurith Aviv, *Yiddish* suit *Signer* (2018), étude sur les sourds-muets, langue de minorité qui

approfondissait le sujet de *Traduire* (2011). La laïcité du yiddish retrouvé renoue avec *Langue sacrée, langue parlée* (2008) ; via sa poésie et son propos, il rejoint *Poétique du cerveau* (2015). Outil méprisé restauré à l'aune de la poésie, le yiddish illustre ce que Chomsky nomme « l'usage créateur de la langue » et son idée de la « continuité psychique ».

Alors que les vagues de l'océan déferlent, la voix de Nurith Aviv raconte : « Enfant, j'entendais parler le yiddish un peu partout. » Aux souffrances des peuples, entendues en filigrane, répond la musicalité du yiddish, due en partie à sa diphthongaison particulière. En 1912, dans la maison commune juive de Prague, Kafka livrait un discours sur le yiddish, une langue essentielle du point de vue humain, selon lui, mais une langue sans grammair. Malgré cela, sur le fond de son argument, *Yiddish* lui donne raison. Ses auditeurs, à leur insu, comprennent le yiddish, dit Kafka. Il les exhorte, au lieu de céder à leur peur du yiddish, de garder le silence ; alors ils comprendraient la force du lien émotif et intuitif qu'ils ont avec la langue.

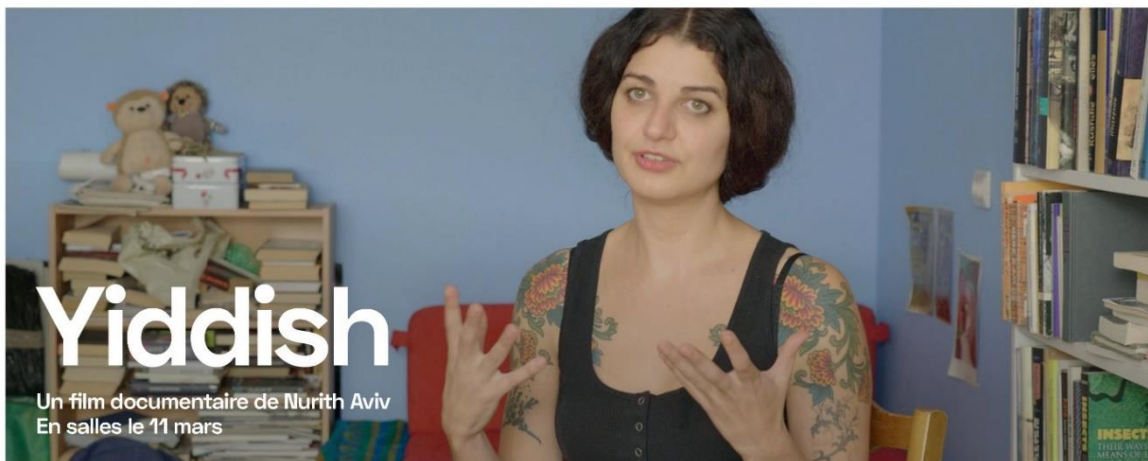
La cinéaste crée des instants de tranquillité sublimes. Tel un refrain poétique, scandant les dires et les vers des intervenants, notre regard se dirige vers la fenêtre aux rideaux tremblants dans une brise, vers le bruissement des feuillages, vers les toits de Paris aux angles cubistes, vers la rumeur du monde captée par les satellites à Tel-Aviv. On sent de la paix et de la joie. ■

* Bon mot de la chanteuse yiddish Madame Klug citée par Kafka dans son *Journal*, 6 janvier 1913 (trad. de Marthe Robert, Éditions Grasset, 1954, Le livre de poche, 1982).

1. Kafka, *Journal*, 6 janvier 1912, *op. cit.*, p. 99.
2. Noam Chomsky, *What Kind of Creatures Are We ?*, Columbia University Press, 2016.

Intégrer le yiddish dans la culture polonaise (Karolina Szymanski)

Sofilm



À peine une heure suffit pour filmer de façon méthodique et lumineuse une série de rencontres où des jeunes de différents pays racontent leur rapport au yiddish. C'est le dernier petit miracle de la cinéaste Nurith Aviv.

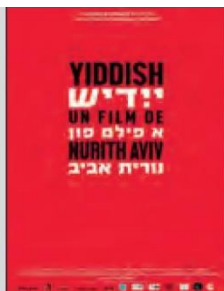
Proche de l'allemand, mais avec quelques emprunts de l'hébreu, de l'araméen et des langues slaves, le yiddish fut la langue séculaire des juifs ashkénazes de la diaspora européenne d'abord, américaine ensuite. Avant la Seconde Guerre mondiale, c'était la langue de douze millions de personnes, et 85 % des morts dans les camps d'extermination nazis la parlaient. Israël, où l'hébreu moderne est la langue officielle, a mené une politique hostile envers le yiddish, considéré comme un mauvais souvenir de la Shoah, un symbole de la passivité juive qu'il fallait éradiquer du nouvel État. L'assimilation des migrants juifs depuis la fin du XIX^e siècle a fait aussi que beaucoup de leurs descendants cessent de la pratiquer. Aujourd'hui, elle est essentiellement maîtrisée par des personnes âgées ou certaines communautés hassidiques. Pourtant, on vit une sorte de renaissance du yiddish, et c'est de cette renaissance-là que parle le film de Nurith Aviv.

Concrètement, le sujet du film est l'intérêt que la langue éveille chez des jeunes linguistes, traducteurs et historiens de différentes parties

du monde. À tel point que *Yiddish* est organisé comme une sorte de colloque introductif par épisodes, où sept jeunes hommes et femmes de différentes nationalités, étudiants et académiciens, certains juifs, d'autres pas, rendent compte – chacun à son tour, dans sa propre langue et à son domicile – de leur découverte de la langue, et de l'importance du yiddish au XX^e siècle, au cours duquel la poésie, le théâtre et le cinéma juifs ont été très populaires. Car, si après le prix Nobel obtenu par Isaac Bashevis Singer qui écrit en yiddish, la langue est encore stigmatisée comme un dialecte du ghetto (même Kafka trouvait que c'était une langue inutile pour faire de la littérature), c'est oublier que les avant-gardes politiques et esthétiques de l'entre-deux-guerres avaient trouvé aussi dans cette langue une importante source d'expression.

Mais il y a une chose dans le film qui dépasse la simple curiosité ethnographique, c'est la vitalité transmise par les personnes interrogées. C'est comme si les habitants de Pompéi, après des siècles sous la lave du Vésuve, se réveillaient et se montraient comme des êtres humains encore plus vivants et complexes que ceux qui les ont découverts. La mise en scène d'Aviv n'y est pas pour rien. Certes, le yiddish, notamment dans les poèmes que

chaque personnage lit à la fin de l'entretien, nous étonne et nous touche aujourd'hui parce que c'est la clé d'un monde absent, ce *Monde d'hier* dont parlait Stefan Zweig déjà en 1934. Mais Aviv offre un cadre qui rend possible cette révélation grâce à un dispositif extrêmement simple : avant l'entretien, on accompagne chaque personnage sur son chemin pour rentrer à la maison, dans les rues de sa ville (Berlin, Paris, Vilnius, Tel Aviv...), et la rencontre se finit par la lecture d'un poème de son écrivain yiddish de chevet. Ces moments de présentation des personnages, la façon dont elle filme les fenêtres de leurs appartements, et surtout la lecture des poèmes et même la typographie de la traduction française procurent un plaisir plastique, dans leur quête très simple de la beauté. La luminosité est systématique, puisque chaque rencontre se produit dans un beau jour, comme si le soleil était une arme contre les ombres du passé, le véhicule le plus à même de révéler l'impact du yiddish sur une génération qui semblait destinée à l'ignorer. Cet éblouissement, évident aussi dans l'enthousiasme des personnages, permet de comprendre qu'une langue menacée d'extermination n'est que la pointe de l'iceberg d'un trésor culturel aux dimensions insoupçonnées. • QUINTIN (TRADUIT DE L'ESPAGNOL -ARGENTINE- PAR F.G.)

**YIDDISH**

De Nurith Aviv, Editions
Montparnasse, sortie le
11 mars.

Voilà un documentaire dont le sujet est aussi précieux que l'or. Soit sept portraits-interviews de spécialistes du yiddish, jeunes, Juifs et non-Juifs, américain, français, belge, russe, israélien, etc. Outre la survie d'une langue exterminée par le nazisme, ils nous apprennent mille choses : la différence entre le yiddish (langue populaire, diasporique et féminine) et l'hébreu (langue nationaliste), mais aussi la vivacité et la modernité d'une culture bouillonnante jusque dans les années trente du XXe siècle, notamment à travers ses poètes abondamment cités par de splendides extraits. Une blague juive dit que « le yiddish, c'est l'allemand + l'humour ». Ce film nous apprend que c'est aussi « l'allemand + l'esprit rebelle + le féminisme + la mélancolie existentielle... » . Rien de plus bouleversant que de voir des jeunes d'aujourd'hui et de toutes nationalités tenter de faire revivre cette langue et cette culture assassinées dans un film lui-même très yiddish spirit par son attention aux visages, à la parole et à la polysémie linguistique et culturelle. **SERGE KAGANSKI**

LES FICHES DU CINÉMA

Yiddish

de Nurith Aviv

Dans *Yiddish*, de jeunes yiddishistes d'aujourd'hui évoquent leur apprentissage du yiddish, la poésie yiddish moderne, la modernité du yiddish avant solution finale. Face à un tel objet de cinéma, le rôle de la critique devient très vite très secondaire.



★★★ “Les fantômes aiment le yiddish et, pour autant que je sache, ils le parlent tous. Je ne crois pas seulement aux démons et aux autres esprits, mais aussi à la résurrection. Je suis sûr qu'un jour, des millions de cadavres parlant yiddish se lèveront de leurs tombes, et la première question qu'ils poseront sera : quel est le dernier livre paru en yiddish ?” Si ces quelques mots prononcés par Isaac Bashevis Singer au moment de recevoir le Prix Nobel de littérature résonnent encore dans la mémoire de beaucoup d'entre nous, le yiddish n'est pas exactement devenu cette langue de fantômes qu'on aurait pu craindre après la solution finale et la destruction des Juifs d'Europe, soit la part essentielle de ses locuteurs, de tous ceux qui en mettaient tour à tour en musique les intonations, la drôlerie, l'ingéniosité, la mauvaise foi, la sagesse... Ce dont témoigne, à sa manière, *Yiddish*, le nouveau documentaire de Nurith Aviv où une langue, à nouveau, prend corps. De Paris à Berlin, de Tel-Aviv à Vilnius, *Yiddish* met en scène de jeunes yiddishistes d'aujourd'hui, hommes et femmes, plus jeunes encore que vous et moi. Des jeunes gens à qui ce treillis d'allemand, d'hébreu, d'araméen, de langues slaves et romanes, n'a pas été transmis comme une langue maternelle, des jeunes gens qui ne l'ont pas reçue comme le legs du quotidien de l'enfance mais qui, pour des raisons personnelles et obscures comme le sont la plupart du temps les raisons personnelles, sont allés au-devant de l'apprentissage du yiddish, en ont fait l'objet d'une étude méthodique, scolaire et raisonnée. Ainsi un rituel se répète, c'est le propre des rituels : une personne marche dans la rue avant de franchir la porte d'un immeuble. Arrivée chez elle où nous, spectateurs, l'avons suivie, lui

DOCUMENTAIRE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Tal Hever-Chybowski, Valentina Fedchenko, Raphaël Koenig, Lila Thielmans, Dory Manor, Migie Anusauskaite, Karolina Szymaniak.

Images : Cédric Dupire Montage : Nurith Aviv et Rym Bouhedda
Archives : Cécile Niderman Production : Les Films d'Ici et Laïla Films Producteurs : Serge Lalou et Itai Tamir Distributeur : Éditions Montparnasse.

60 minutes. France, 2019
Sortie France : 11 mars 2020

incombe d'évoquer, face caméra, la vie et l'œuvre du poète de langue yiddish de son choix et d'en dire son poème préféré, ce à quoi toutes se prêtent très volontiers. À cette langue, le yiddish, perçue comme le fantôme d'un autre temps, l'émanation d'une époque révolue, s'en ajoute maintenant une seconde tout aussi anachronique et surannée, la poésie. La poésie du XX^e siècle, celle d'avant la catastrophe, celle dont il a été dit précisément que l'existence ne serait plus possible après Auschwitz. Entre ces deux pôles, dans ce dispositif aussi simple que propre à donner le vertige, dans ce cadre aussi sage qu'une image, un film se déploie, oblige la critique de cinéma à marquer le pas devant la rêverie, à se réchauffer les mains à un brasier de questions dont les réponses n'auront sans doute d'autre forme que rêveries sans fin : qu'est-ce qu'une langue ? Parle-t-on de yiddishistes comme on parle de latinistes ? Un yiddishiste est-il l'équivalent d'un yiddishophone ? Une langue qui n'est plus parlée au café, à l'étal des marchés, d'une fenêtre à l'autre, est-elle encore une langue ? Le yiddish est-il une langue morte ? La poésie est-elle une langue ? Et si oui, est-elle une langue morte ? Chacun l'aura compris, l'auteur de ces quelques lignes vous prie de l'excuser d'exercer un métier sans intérêt. Seul compte d'aller voir *Yiddish*, ne manquez pas cette chance... de rêver... sans fin... d'hier et d'aujourd'hui... **_R.H.**

CAHIERS DU CINEMA

Yiddish

de Nurith Aviv

France, Israël, 2020. Documentaire, 2020. 1h.

Sortie le 11 mars.

La réalisatrice franco-israélienne Nurith Aviv, qui a notamment signé, il y a dix ans, *Langue parlée, langue sacrée*, un documentaire autour de la renaissance verbale de l'hébreu, se penche cette fois sur le yiddish. La bonne idée du film est de s'intéresser à cette langue, mélange dynamique d'allemand, d'hébreu et de slave, dans sa dimension poétique. Les sept jeunes gens qui témoignent, certains en yiddish, d'autres dans leur langue natale, ont tous été touchés par la poésie yiddish de l'entre-deux guerres, écrite par des poètes et poétesses aussi jeunes qu'eux, qui ont eu à vivre à la fois l'élan créatif cosmopolite de la période (entre l'Europe de l'Est et les États-Unis) et la tragédie des ghettos puis de la Shoah. Le film est composé uniquement d'entretiens dans les appartements des dépositaires actuels de la langue et de lectures de poèmes. Il affiche donc clairement sa visée pédagogique et son adresse aux néophytes. Dommage cependant que Nurith Aviv n'ait pas su trouver une forme plus ample et moins répétitive pour donner à sentir la puissance secrète d'une langue de poètes qui s'entretisse aujourd'hui dans les vies d'une jeunesse éparpillée aux quatre coins de l'Europe.

Laura Tuillier

Yiddish

de **Nurith Aviv**, documentaire franco-israélien (1 heure).

• **Sortie le 11 mars**

■ *D'une langue à l'autre* (2004), *Langue sacrée, langue parlée* (2008), *Traduire* (2011)... Les titres des documentaires de Nurith Aviv disent la cohérence de son enquête sur les liens entre les langues et la mémoire, la judéité et l'exil. Dans un jeu de main chaude entre disparition et résurgence d'un idiome, *Yiddish* vise en plein cœur : longtemps perçu en Israël comme trop composite et populaire pour avoir ses lettres de noblesse, le yiddish a connu un regain d'intérêt de la part d'une génération de chercheurs qui ont fait l'effort de l'apprendre de zéro. À Berlin, Tel-Aviv, Paris ou Vilnius, des entretiens limpides font partager les histoires de ces trentenaires qu'une curiosité familiale ou littéraire a amenés à parler yiddish couramment. Chacun en vient à citer un auteur ou une autrice de prédilection. Du « Rimbaud yiddish » Peretz Markish, à Celia Dropkin, née Zipporah Levine, le début du XX^e siècle et l'entre-deux-guerres ont été bouillonnants, avec New York comme ville phare. Ce sont tout autant la densité poétique que les trajectoires et le romanesque des noms qui ont fasciné les jeunes érudits et les ont poussés à traduire qui Debora Vogel, tuée au ghetto de Lvil en 1942, qui Avrom Sutzkever, survivant de la Shoah qui écrivit que, pendant la guerre, sur un champ de mines, il s'était avancé au rythme d'un poème scandé, littéralement pied à pied. Belle métaphore pour rappeler la force de la poésie dans la vie d'une langue, à qui elle garantit, en un double geste, la transmission et la réinvention.

■ Charlotte Garson



Yiddish

France/Israël

Réalisation : Nurith Aviv

Production : Les Films d'Ici, Laïla Films, 2020

Distribution : Les Films d'Ici, Les Editions Montparnasse

60 min

Film après film, Nurith Aviv constitue une cartographie historique des langues liées au judaïsme, souvent délaissées ou revigorées au gré des exils successifs. Elle a ainsi exploré, toujours via des entretiens, les métamorphoses de l'hébreu, du yiddish ou même de la langue des signes israélienne dont le récent *Signer* (2018) rapportait la babélisation en trois langues différentes. *Yiddish* est le pendant de *Langue sacrée, langue parlée* (2008), dans lequel des écrivains israéliens évoquaient les paradoxes de leur langue maternelle, sa fracture interne entre texte sacré et usage quotidien. Le poète Roy Greenwald y confiait qu'il avait appris le yiddish pour prendre de la distance avec le caractère monolithique de l'hébreu. *Yiddish* s'engouffre dans cette brèche en s'intéressant à deux foyers ardents d'une langue que l'on pourrait *a priori* tenir pour morte : à partir d'une rencontre annuelle qui réunit à Berlin une centaine de yiddishistes de différentes institutions (dont la bibliothèque Medem à Paris), Nurith Aviv filme dans leurs villes respectives de jeunes amoureux d'une langue qui n'a jamais été maternelle pour eux.

Leur engouement, expliquent-ils tous en substance, n'a pas grand-chose à voir avec un bain familial, un substrat mémoriel voire nostalgique qu'ils prolongeraient de manière docte pour assurer un passage de relais entre générations. C'est surtout la curiosité littéraire et les sonorités mêmes du yiddish qui les ont amenés à l'apprendre de zéro et à se plonger dans les textes de divers poètes hommes et femmes pour qui, déjà, réactiver les sons et la syntaxe de cette langue consistait à extraire du *shtetl*, d'un traditionalisme stigmatisant, cet idiome méprisé, qualifié de « langue bégayante » ou de « jargon ». Au début du vingtième siècle, deux décennies durant, le yiddish s'est en effet révélé à la pointe de l'avant-garde poétique, notamment à New York avec des groupes aux noms évocateurs comme *Di Yunge* (« Les Jeunes ») ou *Di Inzikhistn* (« les introspectivistes »).

Sans le moindre artifice formel, en faisant exister pleinement la parole de ceux qu'elle filme dans la lumière de leur espace de travail, la cinéaste et opératrice parvient à créer un romanescque documentaire qui prolonge les écrits sur lesquels elle offre un aperçu. La simplicité de son dispositif peut même dérouter : chaque chercheur ou écrivain (tel Dory Manor, poète et fondateur d'une revue de poésie contemporaine en hébreu) explique face caméra son rapport à la langue yiddish et à un auteur en particulier puis dit en version originale un poème de son choix, dont le texte s'affiche sur l'écran. A travers les récits et analyses de ces jeunes gens qui n'ont guère dépassé la quarantaine, ce sont des trajectoires de vie qui passent, filent peut-être un peu trop vite mais donnent envie de chercher les traductions existantes (on en doit certaines à ces intervenants), de suivre le parcours des uns et des autres de Kiev à New York ou Varsovie. « Qu'est la lumière du monde face à la soif de mon œil, / Et face aux brasiers de mon cœur, / Qu'est l'obscurité du monde ?¹ » – les poèmes présentés allient un vacillement existentiel lié à l'exil et des notations intimes encore parfaitement contemporaines. Tous sont animés d'une énergie moderniste qui se nourrit de l'agitation urbaine du *Lower East Side*, la diffracte et la restitue autrement. Dans l'ordre de l'intime, cela se traduit par exemple chez Célia Dropkin par un érotisme aux élans quasi-vampiriques, comme dans « Un baiser », aussi carnassier que certains vers de *La Nuit remue* d'Henri Michaux : « Alors, j'ôte sa couverture et j'embrasse son sein, / Et je bois goulûment son sang, / Et subitement, je me sens si légère, si bien »²... Plutôt qu'un quelconque devoir de mémoire envers une langue un temps ravivée et aujourd'hui objet d'étude, *Yiddish*, avec ses entretiens en français, en yiddish, en hébreu et en anglais, vient rappeler qu'une langue ne subit pas seulement le fracas de l'Histoire. Par la plume d'individus volontaristes et souvent jeunes, par leurs coups de force artistiques et leurs idiosyncrasies, elle fait intrusion dans l'aujourd'hui, s'incarne, tressaille, palpite et continue de mordre.

Charlotte Garson

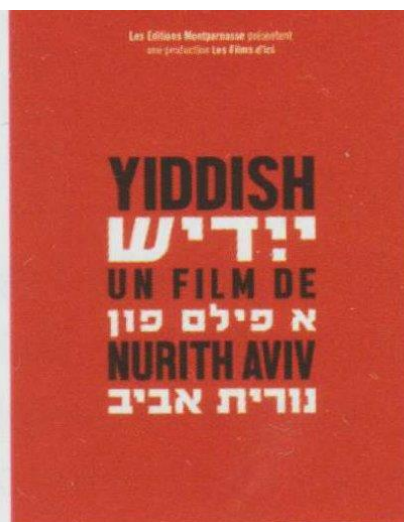
Extrait de *Images documentaires* n°98/99 (mars 2020)

¹ Peretz Markish (1895-1952), « Sans but ».

² Célia Dropkin (1887-1956), « Un baiser ».

Yiddish, de Nurith Aviv

Après avoir travaillé sur la langue des signes, la réalisatrice de *Traduire, D'une langue à l'autre* et *Langue sacrée, langue parlée* continue de creuser le sillon de son obsession magnifique. Toujours aux éditions Montparnasse et toujours projetée aux 3 Luxembourg, avec des débats pour suivre le film, *Yiddish* suit sept jeunes venus du monde entier, n'ayant pas forcément de liens familiaux avec la langue, et qui non seulement la parlent mais en transmettent la



poésie. Le film s'articule autour de sept poèmes de l'avant-garde bouillonnante en langue yiddish de l'Entre-deux-guerres et permet d'entendre dans cette langue, par-delà les fantômes des morts, le souffle de l'avenir, de la créativité, de la vie...

Sortie le 11 mars

Yiddish - DOCUMENTAIRE de Nurith Aviv

ש'ד'י'

Nurith Aviv poursuit son œuvre documentaire et se consacre au yiddish*, cette langue métisse qui trouve ses origines dans l'allemand et sur laquelle se sont greffés l'hébreu, l'araméen, les langues slaves et romanes. Aviv, loin d'aborder le yiddish sous l'angle affectif, s'intéresse à ce que la langue a gardé de vivant au temps présent et d'universel à travers son écriture.

Tissé, transmis au fil du temps au sein des familles, le yiddish connaît son déclin avec l'extermination de près de la moitié de ses locuteurs. On le croyait enfoui dans le passé d'un *yiddishland* anéanti, d'autant que l'État d'Israël a dès 1947 extirpé la langue racine de ses arrivants et imposé l'hébreu en tant que langue officielle. Le *yiddish* a connu un réveil, pas seulement venu des *loubavitchs* ou des nostalgiques de la langue vernaculaire.

Ici, ce sont sept jeunes linguistes ou traducteurs, ou les deux, qui l'ont étudiée, apprise et nous la font découvrir. Ainsi surgit un pan de la poésie écrite en yiddish entre les deux guerres. On la doit à deux écoles de poètes : l'une, née et grandie dans les *shtetls* ou les ghettos des villes d'Europe, l'autre au pays des gratte-ciels à New York. Ces poètes ont écrit soit dans une logique de rupture ou de continuité avec la tradition, soit dans une visée plus esthétique.

Sept jeunes yiddishophones de Berlin, Paris, Tel-Aviv, Vilnius et Varsovie, juifs ou non juifs, évoquent leur amour pour cette langue. Ils y sont venus pour son histoire ou sa beauté. Chaque rencontre est filmée selon un dispositif identique qui les place à égalité : on les voit un court temps marcher dans leur ville, puis pénétrer chez eux. La caméra s'arrête,



fixant une fenêtre claire comme symbole de l'ouverture sur le monde, avant de les entendre nous confier en français, en anglais ou en hébreu les raisons de leur amour du yiddish. À la fin de chaque rencontre, un gros plan de leur visage s'inscrit à l'écran aux côtés de quelques vers de leur poète préféré qu'ils nous disent.

Ces poètes sont **Yehoyesh** précurseur à New York du groupe des *Inzikhistn* (Les Introspectivistes) ; **Moshe Leyb-Halpern** du groupe moderniste new-yorkais *Di yunge* (Les Jeunes), dont l'œuvre est comparée à celle de Rimbaud ou de

Lautréamont ; **Anna Margolin** poétesse sensuelle et provocante en quête du statut de la femme juive dans un New York en mutation ; **Celia Dropkin** qui, marquée par l'univers urbain et culturel américain, dit ses désirs et sa fureur ; **Avrom Sutzkever**, originaire de Vilnius et animateur du groupe *Jeune Vilnius* qui écrit une œuvre hantée par le ghetto, la mémoire des persécutions et plus tard de l'anéantissement ; le communiste et antifasciste **Peretz Markish**, animateur du groupe de Kiev, dont la poésie souvent blasphématoire est expressionniste – ami de Vassili Grossman et d'Ilya Ehrenbourg, il sera assassiné avec onze poètes yiddishophones lors de la répression stalinienne du 12 août 1952 ; **Debora Vogel** tuée, avec son mari et son fils, dans le ghetto de Lviv, en 1942 – elle avait choisi d'écrire en yiddish, langue qu'elle ne parlait pas au quotidien, en raison de sa force de création poétique.

Des deux côtés de l'Atlantique des années 1920-1930, ce sont deux écoles d'écritures différentes par l'esprit et la forme, mais qui écrivent en yiddish et sont non-conformistes par le désir d'une modernité en rupture avec l'écriture passée.

Ceux d'Europe ont une poésie marquée par la violence de la boucherie de 1914-1918, des pogroms de Lituanie ou d'Ukraine et de la guerre civile. Ceux d'Amérique célèbrent l'univers urbain de New York et une Amérique en mutation violente.

Ces poètes se sont liés aux avant-gardes de leur pays respectif (dada, futurisme, expressionnisme, surréalisme...). Remarquons que leur démarche est comparable à celles des peintres Altman, Brauner, El Lissitzky, Chagall, Soutine... Leur différence aussi : Chagall n'est pas allé vers l'abstraction comme El Lissitzky, ni vers l'expressionnisme dénué de référence au judaïsme d'un Soutine. Ces poètes ont transformé en liberté les motifs traditionnels, la tradition étant inscrite de fait dans leur langue.

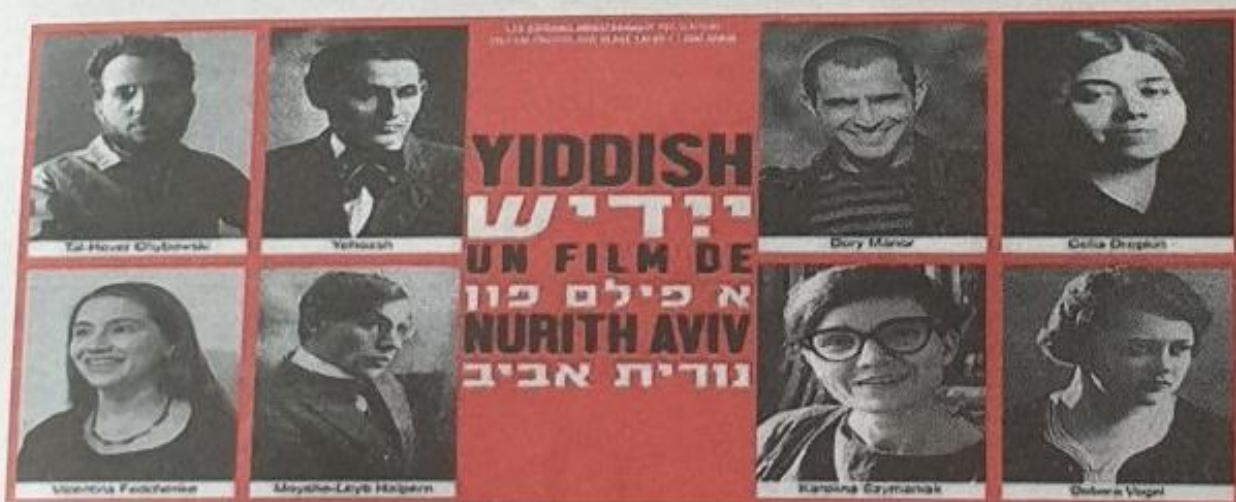
Citons pour finir le poète Avrom Glants-Leyeles : « *Le poète yiddish n'a pas besoin d'un thème juif pour parler de son identité juive. Le yiddish est une langue assez mûre pour qu'on y puisse chanter comme dans toutes les autres langues* ». ■

* *Yiddish*, film produit par Serge Lalou et Itai Tamir, distribué par les Éd. Montparnasse, sera diffusé courant 2020 sur France Télévision qui a participé au film avec la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Espérons que le film sera repris en salles, avec les rencontres-débats prévus, dès la levée des mesures de confinement liées à la pandémie du coronavirus.

En Falles

En salles :
« Yiddish » de Nurith Aviv

La richesse d'une langue



Nurith Aviv grâce à son dernier documentaire « Yiddish » présente toute la beauté et la profondeur de cette langue singulière qui ici ou là traverse encore le monde.

Fascinant de découvrir sept jeunes répartis à travers l'Europe et Israël, passionnés par le yiddish. Nurith Aviv articule l'approche de cette langue ashkénaze à l'aide de sa poésie d'entre-deux-guerres. Un parti pris de la documentariste qui rappelle cette période florissante pour ces écrits, et la constitution du yiddish faite d'allemand, d'hébreu, d'araméen, de langues slaves et romanes. Riches, touchants, intelligents, parfois drôles, les textes déclamés par les intervenants magnifient la richesse de cet idiome. Juifs ou non, ils nous livrent leur rencontre avec le yiddish. Chacun porte en lui l'affection à un poète particulier et ainsi dessine le lien qu'il tisse

avec ses mots. Une résonance vécue comme un souffle de vie par ces jeunes gens, dont ce n'est pas la langue maternelle. La chance pour ce dialecte peu connu, et réduit à peu de chagrin depuis la Shoah (dix millions de juifs le parlaient avant 1939), qui continue ainsi d'exister dans toute sa splendeur. À travers l'objectif de Nurith Aviv tout sujet devient intéressant. Une quinzaine de documentaires à son actif révèlent un fort talent de narration et de réflexion notamment sur l'étude des langues et des textes sacrés. « Yiddish » s'inscrit dans cette lignée. ●

ROBERT SENDER

Télérama

YIDDISH

NURITH AVIV



*« Les yeux peuvent luire comme deux châtaignes dures/
Deux noyaux durs de tristesse/*

Dans la poêle en tôle jaune des rues... »

Ces vers de la Polonaise Debora Vogel (1900-1942) ont été écrits en yiddish. Après s'être penchée sur l'hébreu, c'est à cette « *langue chapardeuse [...] qui prend tout ce qui lui tombe sous la main, polonais, russe, allemand...* » que s'intéresse la documentariste Nurith Aviv. À Berlin, Paris, Tel-Aviv ou Vilnius, sept intellectuels racontent leur passion gourmande pour le yiddish.

Un idiome qui a pu en effrayer certains, car « *lié à la Shoah, à une mémoire héritée* », et qui fut pourtant dans l'entre-deux-guerres le matériau étonnamment malléable d'une avant-garde poétique (Moshe Leyb Halpern, Peretz Markish, Anna Margolin...) éparpillée entre l'ancien monde de l'Est et les États-Unis. Des shtetls aux gratte-ciel, d'hier à aujourd'hui : on voyage par les mots dans ce film aussi sobre qu'intéressant. — **M.S.**

| Documentaire franco-israélien (1h).

Marianne



"Yiddish" : une Atlantide à redécouvrir

Par Martine Gozlan

La langue yiddish peut-elle ressusciter ? La réalisatrice Nurith Aviv fait de cette quête l'argument de son dernier film : la redécouverte d'un trésor poétique et romanesque par toute une jeunesse, entre Paris, Berlin, Tel-Aviv et Varsovie.

Le yiddish est vivant. Difficile à croire pour une langue assassinée dont la majorité des locuteurs ont été exterminés par les nazis et leurs collaborateurs. Il en restait en Israël mais la nouvelle nation hébraïque repoussait ce vestige du malheur diasporique. Il en restait en Amérique, terre d'exil des plus grands auteurs, comme les deux frères Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature 1978, et Israël Joshua Singer. Promptement traduits en anglais, c'est à travers ce relais qu'ils touchèrent les fils et petits-fils de leurs premiers lecteurs. Aujourd'hui, le yiddish n'est plus parlé que dans les milieux ultra-orthodoxes de New York et de Jérusalem. Pas certain qu'ils s'occupent de littérature.

REDÉCOUVERTE D'UNE LANGUE ABSENTE

Or voici que, contre toute attente, des jeunes, juifs et non-juifs, israéliens et européens, redécouvrent cette langue absente. Une langue multicolore, ironique, émotionnelle, transfrontalière, dont Franz Kafka disait avec tendresse « *Des migrations de peuples la traversent de part en part...* ». Une langue passionnément aimée par ses romanciers et ses poètes des années 1920, figures d'une Atlantide littéraire englouti dont Gilles Rozier, qui dirigea la maison de la culture yiddish pendant vingt ans à Paris (il est aujourd'hui directeur des éditions L'Antilope) tenta de retracer le destin dans son roman étincelant et monumental, *D'un pays sans amour* (Grasset, 2011).

C'est pourtant du retour de l'amour qu'il est question dans le film de Nurith Aviv, intitulé simplement « Yiddish », et qu'illuminent les visages de jeunes gens et jeunes filles nés en Orient ou en Occident. Tal Hever-Chybowski l'Israélien vit entre Berlin et Paris où il anime à son tour la maison de la culture yiddish. Valentina Fedchenko, enseignante, est née à Saint-Petersbourg. Raphaël Koenig, chercheur français, a lancé une revue d'études sur le yiddish. Lila Thielemans vient d'Anvers et veut se consacrer à la littérature enfantine. Dory Manor est un poète tel-avivien. Migie Anusauskaltie est lituanienne : à Vilnius, sa ville natale, elle travaille sur les manuscrits juifs sauvés de la destruction au temps du ghetto par *La brigade de papier* du poète Avrom Sutzkever. Tous racontent leur passion pour sept poètes yiddish découverts en étudiant cette langue « non par nostalgie mais par besoin » souligne Nurith Aviv.

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION

Une nouvelle génération succède ainsi aux enfants des survivants qui s'acharnèrent, comme la grande traductrice Rachel Ertel, à sauver des cendres ce qu'elle appelle douloureusement « *la langue de personne* ». Sa langue maternelle, sa « *mameloshen* ». Dans un entretien à *Marianne* (dans *Les résistances juives*, mai 2015) Rachel Ertel expliquait : « *Je travaille avec la douleur qui est au cœur du destin de cette langue. Pour traduire du yiddish, il faut vraiment aller chercher au fond de soi. C'est à la fois un témoignage de ce qui a été et de ce qui ne sera plus. C'est être à la fois hanté par les mots du yiddish et par la mort du yiddish* ».

Sans son prodigieux travail, que seraient aujourd'hui les études yiddish ? Batia Baum, autre magistrale traductrice (notamment de *L'anneau magique* du grand classique Moshe Mendele Sforim, publié aux éditions de la Bibliothèque Medem) disait l'autre jour à un colloque sur les langues juives : « *C'était comme si les textes criaient pour demander à être traduits* ».

Forcément élèves de Rachel Ertel, de Yitzkhok Niborski, maître de conférences à l'Inalco, ou de Batia Baum, les nouveaux aventuriers de l'Atlantide filmés par Nurith Aviv expriment une nouvelle soif : le besoin d'une langue qui a pulvérisé les frontières, mêlé les fleuves, brouillé les pistes des inquisiteurs de l'identité. Écrit en lettres hébraïques, scandé comme une récitation talmudique en haut-allemand, parsemé d'araméen, ouvert à toutes les polyphonies de l'exil, le yiddish devient dans l'entre-deux-guerres le pays chanté de la révolte et de l'imaginaire.

LA LUMIÈRE D'ÉTOILES MORTES

En 1922, la revue *Khaliastra*, *La bande*, illustrée par le jeune Chagall, jaillit comme une comète dans le ciel baroque de Varsovie. Autour de Peretz Markish, beau comme un dieu chassé du ciel, et d'Uri-Zvi Grinberg à la chevelure de feu, petit-fils de rabbin qui entre en poésie comme on plonge dans la Torah, un cercle de rêveurs ardents veut réinventer le monde, surtout le monde juif clos sur ses drames. Ces Montparnos varsoviens sont cernés par les pogroms et fascinés par le rêve prolétarien. Ils écrivent, aiment, imaginent un sol universel qui ne soit pas baigné du sang des leurs.


Leurs nouveaux lecteurs y découvrent des échos fraternels, récitent les poèmes de Peretz Markish, le Rimbaud yiddish, d'Anna Margolin, la voyageuse autodidacte qui s'installera à New York pour fonder le groupe « *Di yunge* », « *Les Jeunes* ». Markish sera fusillé sur ordre de Staline en août 1952 avec d'autres écrivains yiddish. Uri-Zvi Grinberg partira pour la terre d'Israël et deviendra l'un des plus grands poètes de l'hébreu moderne. Ceux qui lisaient « *Khaliastra* » en frémissant d'espoir finiront dans le bûcher nazi. Mais nous recevons la lumière d'étoiles mortes et le yiddish est vivant. Allez le retrouver avec Nurith Aviv.

* « *Yiddish* », en salles le 11 mars. Rencontres avec la réalisatrice et ses invités au cinéma les Trois Luxembourg, 67 rue Monsieur le Prince, 75006 Paris. *Horaires et dates.*

RADIOS



france inter



Info Culture Humour Musique Plus ▾ Programmes Replay Le direct  s'ajoute


Accueil > Émissions > Le journal de 13h

LE JOURNAL DE 13H

Tous les jours de 13h à 13h30 par **Bruno Duvic**

Le rendez-vous d'information de la mi-journée sur France Inter.

 PODCASTS  AJOUTER AUX FAVORIS

A photograph of Bruno Duvic, the host of the 13h news program, smiling and wearing red headphones. He is dressed in a dark suit jacket over a white shirt.

ON AURA TOUT VU

Le samedi de 10h10 à 11h par [Christine Masson](#) , [Laurent Delmas](#)

Le magazine cinéma de France Inter.



PODCASTS



RÉAGIR



AJOUTER AUX FAVORIS



Accueil > Émissions > Les sorties cinéma de la semaine > Les sorties cinéma de la semaine du samedi 14 mars 2020

LES SORTIES CINÉMA DE LA SEMAINE

samedi 14 mars 2020 par [Laurent Delmas](#) , [Christine Masson](#)

Les sorties cinéma de la semaine du samedi 14 mars 2020

9 minutes



RÉÉCOUTER



PODCASTS



Une langue poème

▶ ÉCOUTER (32 MIN)



À retrouver dans l'émission

TALMUDIQUES par Marc-Alain Ouaknin



S'ABONNER



CONTACTER L'ÉMISSION

"Yiddish": Un film de Nurith Aviv



Nurith Aviv • Crédits : Michal Heiman - Radio France

« Un jour, raconte Roberto Juarroz, lors d'un festival de poésie quelques poètes étrangers furent chargés de la traduction de quelques-uns de mes poèmes. Un matin, un indigène Mapuche du Chili m'aborda et me dit : "Il y a dans votre poème un mot qui n'existe pas dans ma langue. Que faire ?"

“ Le mot manquant dans la langue du Mapuche, c'était le mot miroir. Pour l'aider, je lui demandai si le mot « reflet » existait dans sa langue. "Oui, répondit-il, reflet se dit en deux mots : l'eau après la pluie[1]." »

Magnifique anecdote qui nous fait comprendre que chaque langue est une vision du monde, que chaque langue singulière possède la clé d'une énigme qui se présente à l'humanité. Parfois même dans le mot manquant !

La moitié des plus ou moins 6000 langues de la planète risquent de disparaître d'ici la fin du XXI^e siècle, nous dit le linguiste Nicolas Evans.

“ Que perdons nous quand une langue meurt ?

“ J'aime à me souvenir de ce que dit Georges Steiner dans « Après Babel » : « toutes les langues du monde lancent leur propre filets dans les profondeurs de l'océan et font remonter à la surface une richesse de ressources, une profondeur de pensée et une variété de forme de vie qui seraient restés autrement à l'état virtuel ». Fin de citation.

Dès lors qu'une seule langue disparaît et c'est tout un monde qui s'en va avec elle, mettant en péril la diversité culturelle de notre civilisation qui en est la vie même.

“ Ainsi vouloir la vie du monde, c'est se battre pour les mondes multiples c'est à dire les langues multiples qui les portent et les font accéder à l'existence.

Vouloir le monde, c'est faire en sorte que le cœur de chaque langue continue à battre, en dialogue avec les autres langues, et si vous me demandez où bat le cœur de chaque langue, je vous répondrai que c'est dans le poème. Et si vous me demandez s'il existe une « langue poème », je vous répondrai qu'il y en a certainement beaucoup, que toutes le sont à leur façon, mais qu'il y en a une, très singulière, qui a fait de son ordinaire un extra-ordinaire poétique, une langue qui faillit disparaître et qui ressuscite chaque jour : je veux parler de la langue yiddish.

“ Langue poème que nous fait découvrir un film de Nurith Aviv intitulé tout sobrement Yiddish et qui nous offre, avec une force tranquille mais bouleversante, une déclaration d'amour pour cette langue et sa poésie, une rencontre avec une passion que partagent de jeunes chercheurs et enseignants aux quatre coins de l'Europe qui nous font découvrir cette façon toute poétique d'être au monde et comprendre la poésie différemment.

Comme dans le conte des **Sept mendiants** de Rabbi Nahman de Braslav, Nurith Aviv met en scène la rencontre de **sept jeunes Maîtres** es-Yiddish, qui tour à tour prennent la parole pour nous raconter leur amour pour cette langue qu'ils ont décidé d'apprendre, de parler, d'enseigner et d'en transmettre la beauté, la profondeur, la diversité et la joie qu'elle suscite de la parler, et de sa poésie la réciter !

[1] Michel Camus, *Roberto Juarroz*, Jean-Michel Place éditeur, 2001, collection « Poésie », p. 106 sq.

L'invitée

Nurith Aviv est cinéaste. Elle a réalisé quatorze films documentaires, en faisant notamment des questions de langue un terrain de recherche personnel et cinématographique. Elle est la première femme chef-opératrice en France reconnue par le CNC.

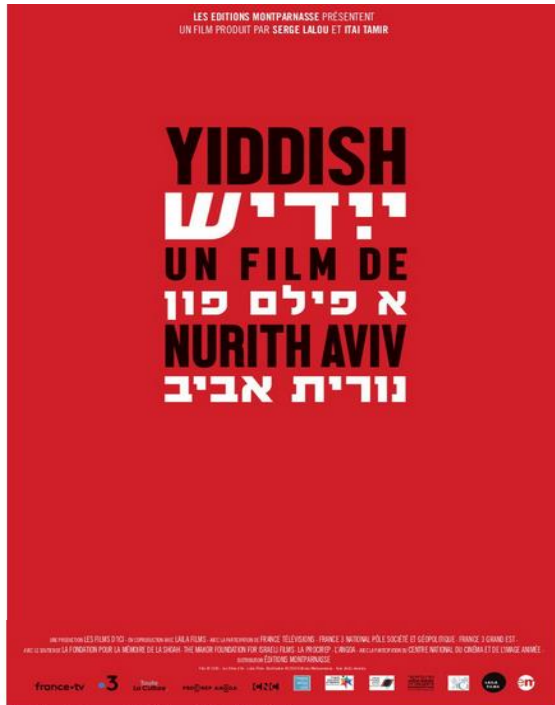
Elle a fait l'image d'une centaine de films (fictions et documentaires), entre autres pour Agnès Varda, Amos Gitaï, René Allio ou Jacques Doillon.

“ Lauréate du prix Édouard Glissant 2009, deux rétrospectives vous ont été consacrées : au Jeu de Paume en septembre 2008 et au Centre Pompidou en novembre 2015.

Six de ses films sont sortis au cinéma accompagnés avec cette particularité très « talmudique » d'être accompagnés de débats avec des écrivains, des philosophes, des psychanalystes et de nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres.

“ Nurith Aviv a reçu le Prix de l'Académie 2019 pour le rayonnement de la langue et de la littérature françaises.

Site de Nurith Aviv : <http://nurithaviv.free.fr/>



Nurith Aviv • Crédits : DR - Radio France

“ YIDDISH est produit par Les Films d'Ici, en coproduction avec Laila Films, avec la participation de France TV et le soutien de La Fondation pour la Mémoire de la Shoah

Distribution cinéma : Les Éditions Montparnasse

Rencontres autour du Film

YIDDISH

un film de Nurith Aviv

Au cinéma Les 3 Luxembourg

67 rue Monsieur le Prince, 75006 Paris

SORTIE NATIONALE le 11 mars 2020

Séances quotidiennes (voir horaires au cinéma)



RENCONTRES

Avec la réalisatrice et ses invités

Mercredi 11 mars à 14h : Nurith Aviv en solo
 Jeudi 12 mars à 21h : Patrick Chamoiseau
 Dimanche 15 mars à 11h : Les « acteurs » du film
 Mardi 17 mars à 21h : Eric Laurent
 Jeudi 19 mars à 21h : Georges-Arthur Goldschmidt
 Dimanche 22 mars à 11h : Anna Angelopoulos et Claude Guy
 Mardi 24 mars à 21h : Jean-Claude Ameisen
 Jeudi 26 mars à 21h : Catherine Coquio et Marik Froidefond
 Dimanche 29 mars à 11h : Batia Baum et Yitskhok Niborski
 Mardi 31 mars à 21h : Gilles Rozier
 Jeudi 2 avril à 21h : Solal Rabinovitch et Michèle Sinapi

RESERVATIONS

Les séances quotidiennes
 se poursuivront durant les vacances scolaires.
 Les rencontres reprendront le 21 avril.

Pour plus d'informations : <http://nurithaviv.free.fr>



Nurith Aviv pour son film "Yiddish" #36 INVITE DE LA MATINALE LISE GUTMANN



Invitée de Stéphane Bou : Nurith Aviv / pour son film « Yiddish »



Emission: [Mémoires Vives](#)

Mémoires Vives » émission de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Préparée par Rachel Rimmer et présentée par Stéphane Bou qui reçoivent Nurith Aviv pour son film "Yiddish". 7 jeunes racontent leur passion tissée avec la langue yiddish pendant l'entre-deux guerres, moment d'un formidable élan créatif de la culture yiddish.

nova

« Yiddish » de Nurith Aviv

Une culture ne meurt jamais tant que sa langue reste vivante.

Mercredi 11 mars 2020 · 2:40

Sept jeunes d'aujourd'hui racontent leur passion pour la poésie yiddish écrite par des auteurs qui avaient à peu près leur âge dans l'entre-deux guerres.

C'était un moment d'un formidable élan créatif de la culture yiddish. La poésie de ces années était universelle et intimiste à la fois, en relation avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque. Ils étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre. Le "Yiddishland" n'était pas un pays, mais une langue.

Les protagonistes du film, certains Juifs, d'autres non, se déplacent eux aussi entre les pays et les langues. Chacun parle de sa relation personnelle au yiddish et à un poète qu'il aime particulièrement. Pour ces jeunes, cette poésie yiddish n'appartient pas uniquement à un passé juif, mais elle permet de se situer face au présent.



CHRONIQUE CINÉMA DU 08/03/2020

Accueil » Chronique cinéma du 08/03/2020



PODCAST



CHRONIQUE CINÉMA

par Garance Hayat

📅 08/03/2020
🕒 13h00 - 13h15
⌚ 15min
📶 [Télécharger](#)



Le jazz, c'est tout un poème... Caviar et Champagne, 4ème épisode

JEUDI 27 FÉVRIER 2020



Métrique, sonorité, harmonie... Ces mots qui empruntent autant au jazz qu'à la poésie disent bien leur lien intime, depuis le Harlem Renaissance jusqu'à Gil Scott-Heron, en passant par l'art poético-rythmique de Jon Hendricks. De quoi faire swinguer la rime jeudi soir dans ce nouveau numéro de Caviar pour tous et champagne pour les autres, en public et en direct du 360 Paris Music Factory, avec pour invités la comédienne **Sandrine Bonnaire**, marraine du **Printemps des Poètes 2020** (7-23 mars) et le trompettiste **Erik Truffaz** avec lequel elle a entamé il y a trois ans un travail stimulant de lectures en musique. On les retrouvera le 10 mars prochain sur la scène parisienne du Bataclan pour le spectacle d'ouverture de ce 22e Printemps des Poètes sur le thème du courage.

Il sera enfin question de poésie yiddish dans ce *Caviar pour tous...* avec un documentaire, "*Yiddish*" (Sortie le 11 mars), dont nous recevrons la réalisatrice, **Nurith Aviv**.



Sous l'angle de la poésie, sept jeunes gens définissent leur rapport à une langue meurtrie par l'Histoire et dénaturée par les clichés. Avec "Yiddish", Nurith Aviv signe un documentaire lumineux vacciné contre tout passéisme.



La langue-vestige d'un peuple assassiné revit grâce à la documentariste **Nurith Aviv**, première femme chef-opératrice reconnue en France où elle a notamment travaillé avec **Agnès Varda**. Devant sa caméra, le poète et traducteur israélien **Dory Manor** témoigne pourtant d'un lourd passif. Dans son enfance, le yiddish, expression ancestrale des Juifs ashkénazes, était associé à la crainte et à la terreur liées à la Shoah, mais aussi à d'autres mots -diaspora, faiblesse, féminité- pour le moins hors-jeu face au paradigme d'un Israël fort, carré et viril. Le poète hébraïsant s'est enflammé, depuis, pour cette "langue chapardeuse qui vole, qui prend tout ce qui lui tombe sous la main": polonais, allemand, hébreu. Tout le contraire de la fermeture et de l'isolement dans lesquels ont grandi les jeunes Israéliens, ajoute-t-il.

Née elle aussi en Israël, **Nurith Aviv** a gardé le même souvenir d'une langue méprisée par rapport à l'hébreu, ainsi qu'elle le souligne dans son joli texte d'ouverture face à la mer bleue de Tel-Aviv. Les sept jeunes qu'elle a filmés racontent pourtant bien autre chose. Qu'ils soient nés en Israël comme **Dory Manor** ou originaires d'Anvers, de Saint-Pétersbourg ou de Varsovie, qu'ils soient Juifs ou non, le yiddish les a galvanisés par sa richesse intime, celle d'une langue-poème au cœur de toutes les avant-gardes. **Kafka** avait tout faux, finalement, lorsqu'en 1912 il exaltait l'authenticité du yiddish au prix de quelques énormités. Il parlait d'une langue sans grammaire, incapable de générer de grands écrivains, autocentrée sur la condition juive et la nostalgie du "shtetl", la bourgade juive typique d'Europe centrale.

Loin de cette caricature, *Yiddish* donne à entendre des poètes et des poétesses rebelles, féministes, globe-trotters invétérés flashant sur New-York et ne cherchant aucun "foyer". **Moyshe-Leyb Halpern** fut comparé à Rimbaud. **Cella Dropkin** n'hésitait pas à recourir à des images sexuelles plus ou moins explicites. **Peretz Markich**, dont on aurait aimé que nous soit précisé son destin tragique (**Staline** le fit exécuter en 1952 lors de la "*Nuit des poètes assassinés*"...), avait tout du "bad boy". Le trou noir de la Shoah, certes, allait marquer du sceau de la tragédie plusieurs destins (**Avrom Sutzkever** y survécut, contrairement à **Debora Vogel**...), mais la réalisatrice a fait le juste choix d'évoquer cette thématique que dans les dernières séquences de son documentaire, leur conférant par la même occasion un caractère encore plus poignant. Pour le reste, et au-delà d'une écriture volontairement minimaliste, c'est d'abord une sorte de vitalité lumineuse qui irrigue la mise en scène. L'attention aux voix, aux frémissements et aux enthousiasmes de ces jeunes passionnés donne à *Yiddish* une pulsation particulière. Le moment où chacun d'eux lit son poème de chevet devant la caméra, le visage prenant la moitié de l'écran à côté du texte traduit en français, articule à merveille passé et présent, mélancolie et exaltation, mémoire et élan créatif. Un "Tout-monde" dans une seule langue. Pas étonnant que dans les rencontres prévues pour marquer la sortie du film, un certain **Patrick Chamolseu** fasse acte de présence.

Yiddish, Nurith Aviv. Sortie en salles le 11 mars. Rencontre avec Patrick Chamolseu le 12 mars au cinéma Les Trols Luxembourg à Paris. La réalisatrice était aussi l'une des Invités de *Caviar pour tous, Champagne pour les autres*, sur TSFJAZZ, le 27 février dernier. À réécouter ici.

INTERNET

Vitalité d'une langue sans pays

La libido du Yiddish, avec Nurith Aviv (16 min)

N. Aviv - réalisatrice - G. Rozier - écrivain

La conférence

Les documents

Pour en savoir plus

Les autres conférences

ORGANISATEUR



Akadem

<http://www.akadem.org/>

• Paris - mars 2020



PLAN DE LA CONFÉRENCE

- **Le yiddish sans nostalgie**
Ni Shtetl, ni Shoah (5 min)
- **Une langue qui les contient toutes**
Poètes anciens, jeunes yiddishistes (7 min)
- **Une langue vitale**
La littérature, pays du yiddish (4 min)

Télécharger le fichier son

Dialoguer avec le conférencier



CRITIQUES

Yiddish

Élégie de la langue

À travers différentes villes du monde, sept jeunes, dont certains ne sont pas juifs, racontent leur relation avec la langue yiddish. Notamment celle utilisée dans la poésie de l'entre-deux-guerres. Un film choral de toute beauté.

Le 11 Mar 2020 à 12:00

« *Enfant à Tel Aviv, j'entendais parler le yiddish un peu partout. Cette langue différente mais si proche de l'allemand suscitait chez les juifs allemands qui m'entouraient un certain mépris. Ils la considéraient comme un jargon. Et à l'école, le yiddish était maudit, car plus que toute autre langue, il représentait l'exil, et la mort. Mais dans cette langue, où dialoguent l'allemand, l'hébreu, l'araméen, les langues slaves et romanes, a pu voir le jour, entre les deux guerres, une poésie étonnante* », déclare **Nurith Aviv** dans le dossier de presse.

Comment filmer une langue que l'on pense disparue ? Comment représenter les mots d'une culture ? Cinéaste documentariste (douze films à son actif), Nurith Aviv continue avec **Yiddish** son exploration des langues qui structurent nos rapports au monde comme à soi-même. La cinéaste a eu la lumineuse idée d'incarner le yiddish par des voix et des visages du temps présent. De Paris à Vilnius, de Varsovie aux Lilas, de Tel Aviv à Berlin, le film est un voyage littéraire à travers le monde. C'est aussi un récit qui fonctionne par résonance et entrelacement des voix, celles des jeunes érudits du temps présent avec leurs modèles, ces poètes juifs de l'entre-deux-guerres. Ils sont sept, quatre femmes et trois hommes, tous habités par cette poésie du passé. Leurs voix expriment leur amour profond pour cette drôle de langue, ni tout à fait sacrée comme l'hébreu, ni tout à fait uniquement langue populaire. C'est dans cet interstice que la cinéaste se glisse, nous offrant une véritable symphonie musicale, où les voix insufflent des strophes. Le yiddish est une langue métissée de tous ses différents apports au fil du temps, qui fut, durant des siècles, parlée par les différentes communautés juives ashkénazes d'Europe Centrale et Orientale. Écrasée par tout ce qu'elle porte en elle de la mémoire traumatique de la destruction des juifs d'Europe, elle trouve dans ce film un écrin apaisant.

Nurith Aviv est présente avec discrétion, dans un hors-champ qui nous invite à cheminer avec ces personnages. Chacun d'entre eux nous ouvre une porte et nous accueille dans son intimité. Nous assistons alors à un curieux paradoxe. En effet, nous avons affaire à des jeunes gens contemporains, très érudits, des chercheurs et des universitaires, qui consacrent leur vie à une langue presque perdue. C'est ce voyage dans le passé qui fait toute la beauté du film. Après le témoignage de ces jeunes lettrés qui racontent leur rencontre avec la poésie yiddish, nous voilà conviés à les découvrir déclamer leur poème, chacun filmé en gros plan. Ce geste de la cinéaste, filmer un visage tel un blason, où le grain de la peau semble épouser les lettres des vers poétiques inscrits sur l'écran, fait acte de création. Chaque visage est cadré à la même hauteur que le poème yiddish, tissant un lien organique entre le corps humain et le corps des mots. Ces jeunes femmes et jeunes hommes, habités par cette langue, ont le même âge que ces poètes de l'entre-deux-guerres qu'ils aiment réciter. La récitation est cet art de la répétition et du souffle, respirer la mémoire d'une langue pour qu'elle vibre encore aujourd'hui, non comme vecteur de communication, mais plutôt de transfiguration. La force du récit est dans ce mystère de l'attraction de cette langue et de son pouvoir agissant.

L'autre grand mérite du film est de mettre en lumière des poètes, dont **Anna Margolin** ou **Moyshe-Leyb Halpern**. C'est véritablement au début du XX^e siècle que cette langue sort de son cadre restreint (langue populaire, langue du Talmud) pour accompagner la modernité qui explose dans tous les domaines culturels et politiques. L'avant-garde s'exprime dans cette langue vernaculaire, elle épouse aussi les espoirs socialistes, elle se veut émancipatrice sur tous les fronts, à l'image des superbes vers érotiques de **Célia Dropkin**, poétesse yiddish née en 1887 en Biélorussie, qui, dès 1912, a continué activement sa création poétique à New York, où elle vécut jusqu'à son décès en 1956.

“

« Il est tout à moi, couché comme cela
Alors, j'ôte sa couverture et j'embrasse son sein,
Et je bois goulûment son sang
Et subitement, je me sens si légère, si bien,
Mon amour malade, mon amour solitaire,
A soif de son sang. »

(Extrait du poème Un baiser)



Yiddish

Réalisé par **Nurith Aviv**.

Date de sortie : 11 mars 2020 (1 h 00).

Crédit photographique : Éditions Montparnasse.



par

Nadia Meflah

Auteur / Critique / Consultante cinéma



Poétique du Yiddish d'après Nurith Aviv

09 FÉVRIER 2020 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

Nurith Aviv poursuit son travail de recherche sur le langage, cette fois en un documentaire témoignage de l'actuel du Yiddish langue populaire mais littéraire, ancienne mais vivante. La réalisatrice trace son sillon avec un talent confirmé pour le cadre et la tension narrative.

Le « Yiddishland » n'était pas un pays mais une langue. Les protagonistes de mon film, certains juifs, d'autres non, se déplacent eux aussi entre les pays et les langues. Nurith Aviv

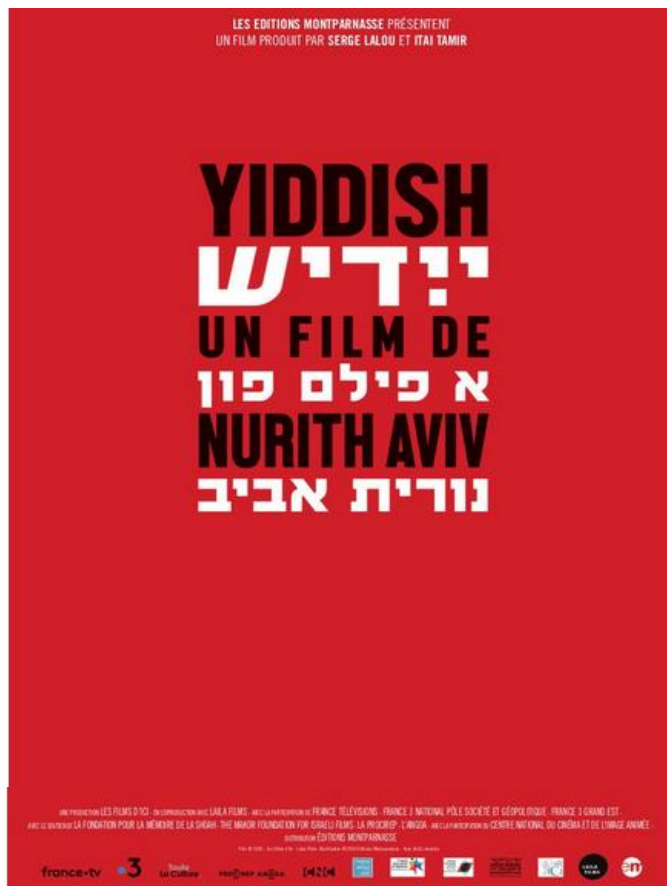
Nés aux États-Unis, en Israël, en Belgique, en France, en Russie, en Pologne ou en Lituanie, sept jeunes gens racontent leur histoire personnelle percutée par la découverte du yiddish. À travers l'œuvre de poètes de l'entre-deux-guerres, ils nous dévoilent la puissance et l'éclat de cette poésie dont les mots n'appartiennent pas seulement à un passé juif mais leur permettent de s'installer dans leur présent. La langue qui fut celle de l'exil et de la mort, qui fut dénigrée et parfois rejetée par le jeune état d'Israël qui n'y voyait que la langue des victimes, apparaît à nouveau émergente et vivace dans son expression confiante d'un dialogue avec plusieurs autres idiomes.

La langue Yiddish est une langue inestimable qui se révèle là comme une contingence unique d'exprimer une pensée, un humour et une description du monde. Alors qu'elle ne contient que 10 % d'hébreu, cette langue déclinée de l'allemand échappe sous nos yeux au simple jargon pour devenir appareil d'un paradigme. Les poèmes déclamés tout au long du film constituent la trame émotionnelle et esthétique de l'expérience du spectateur (on souhaiterait emporter avec nous le recueil de ses textes et leurs traductions).

Nurith Aviv nous transporte de Paris à Vilna en passant par Tel-Aviv Berlin ou Varsovie, et nous mène, au fil des digicodes, à la rencontre de personnes merveilleuses en des lieux de recherche confidentiels. Un voyage que seule la réalisatrice curieuse et polyglotte sait organiser.



[Yiddish](#)



10

Nurith Aviv – “Yiddish”

Mar
2020

Par Guillaume GOUJET
Dans Nouveautés salles

Par : Nurith Aviv Titre : Yiddish

📌 Cinéma documentaire, culture juive, yiddish

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Tel Aviv, Berlin, Paris, Vilnius, Varsovie, Les Lilas, pendant près d'une heure, la caméra de Nurith Aviv nous ballade d'Israël en Europe. Moins pour voir des paysages (seulement des rues, une plage) que pour rencontrer des jeunes gens, étudiants en thèse ou professeurs dont le point commun est d'avoir appris le Yiddish et d'être tombé amoureux de cette langue. Rencontres stimulantes, exaltantes avec des intellectuels fins et modestes qui parlent de leur sujet avec passion. Mais, leur présence à l'écran illustre bien l'un des paradoxes du film : alors que le Yiddish a toujours été depuis son invention au Moyen-Age, une langue populaire, orale et vivante, parlé par les nombreuses communautés juives ashkénazes d'Europe Centrale et Orientale, il survit aujourd'hui en partie grâce au travail de recherches et d'érudition de quelques polyglottes distingués, regroupés dans des centres dispatchés dans le monde. Presque plus personne ne parle le Yiddish. L'extermination des juifs par les nazis a éliminé toute une partie de ses locuteurs et le Yiddish est devenu une langue « maudite », qu'on n'apprend plus -notamment dans les écoles en Israël- puisqu'elle charrie avec elle les images de l'exil et de la mort.



Copyright Nurith Aviv

Avant même cette histoire singulière et dramatique qui a presque fait disparaître une langue, le film rappelle que le Yiddish a toujours eu une réputation un peu particulière : langue vernaculaire, langue surtout orale, qui s'est constituée au fil des siècles en empruntant à l'allemand –auquel il ressemble beaucoup- à l'hébreu, à l'araméen, aux langues slaves et romanes, le Yiddish a souvent été méprisé par l'élite qui y voyait une sorte de dialecte populaire à la limite de l'argot, parlé dans les « shtetel », communautés juives ou quartiers juifs, qu'on retrouvait un peu partout en Europe avant la Seconde Guerre Mondiale. Il faudra attendre le début du XXème Siècle pour qu'une génération de jeunes juifs prenne au sérieux le Yiddish et le choisisse comme langue pour penser, écrire des pièces et des articles, des traductions et de la poésie. Depuis Kafka qui reconnaît sa dette au théâtre yiddish, bien qu'il en parle comme d'une langue confuse, jusqu'aux avant-gardes dans l'entre-deux guerre, qui, de New-York à Vilnius, publient des revues en yiddish, les intervenants rassemblés par Nurith Aviv dans son film, donnent à entendre des textes écrits par des femmes et des hommes de la première moitié du XXème siècle.



Copyright Nurith Aviv

Yehoyesh (traducteur de l'intégral de la Bible en yiddish), Moyshe-Leyb Halpern, Peretz Markish, Anna Margolin ou encore Deborah Vogel sont quelques-uns et quelques-unes de ces poètes de l'époque que nous découvrons. Leurs textes lus et traduits dans le film, dans lesquels se mélangent des thèmes des avant-gardes littéraires européennes et une sorte de tradition messianique juive, surprennent par leur puissance, leur modernité et leur poésie. Ils rappellent qu'à l'époque, on organisait des lectures en yiddish, réunissant des centaines de personnes, qui ressemblaient à des concerts de rock. Ecrire de la poésie en yiddish quand on était coincé dans un ghetto fut un acte de résistance contre l'oppression qu'elle soit soviétique ou nazie. Aujourd'hui, grâce au film de Nurith Aviv, partager l'enthousiasme de ces jeunes gens qui redécouvrent une langue et ses poètes est une expérience précieuse pour tous ceux qui aiment les livres et la culture.

CulturActu

Les Editions Montparnasse présentent
un film produit par Serge Lalou et Itai Tamir

YIDDISH יידיש UN FILM DE א פילם פון NURITH AVIV

Au cinéma et avec le concours de France Télévision, un film découverte sur une langue trop méconnue.

C'est une langue singulière, riche et méconnue. La réalisatrice Nurith Aviv qui a fait des langues son terrain d'études avec d'autres films, présente au cinéma, *Yiddish*, le 11 mars. Un documentaire avec le concours de France Télévision et dont on peut supposer qu'il sera diffusé sur l'une des chaînes du service public. Nous l'avons vu en avant-première et allons vous donner quelques clés pour mieux approcher et comprendre l'histoire de cette langue qui vit un grand renouveau.

Le film de Nurith Aviv n'est pas un film du passé mais un document qui s'ancre à la fois dans le présent et dans des racines historiques. Sept témoignages de jeunes nous invitent à partager leur découverte de la littérature yiddish aux quatre coins de l'Europe et en Israël. Car la langue yiddish est singulière.

"*Yiddish*", dans la langue yiddish signifie simplement "juif". C'est au milieu du XVIIème siècle que l'adjectif est devenu le nom d'une langue représentant, depuis le Moyen Age, l'essence de la vie des Juifs ashkhénazes, c'est-à-dire des Juifs vivant à l'est de l'Europe.

Née il y a environ 1000 ans, le berceau de la langue yiddish serait situé dans la région de Rhénanie ou de Bavière et aurait été parlée très tôt en Lorraine. C'était aussi le cas au XVIème siècle, dans le Nord de l'Italie et à Venise. Et à la veille de la Seconde Guerre mondiale, plus de dix millions de personnes s'exprimaient dans cette langue.



En fait, l'originalité du Yiddish est puisée dans cette mixité culturelle faite d'hébreu, d'araméen et de l'influence des langues germaniques et slaves que les populations ont côtoyées. Ainsi, dès 1534 est imprimé le premier livre, un dictionnaire biblique à Cracovie. Et en 1908, lors d'une conférence linguistique à Czernowitz, aujourd'hui en Ukraine, la langue est reconnue comme l'une des langues nationales juives.

Sa singularité se situe dans une écriture hébraïque mais en la regardant de façon purement phonétique, on constate que la langue orale, la structure des phrases, le vocabulaire sont proches de l'allemand, ce qui n'échappera pas aux germanistes; souvent rejetée pour ses différences, considérée comme une langue essentiellement orale, on a parfois oublié la richesse de sa littérature qui s'est développée.



C'est bien l'objet du documentaire qui nous intéresse et qui met en exergue l'intérêt des jeunes générations face à cette langue, souvent associée à la Shoah.

"C'est un film sur la poésie yiddish moderne, la poésie d'avant-garde de l'entre-deux-guerres, moment d'un formidable élan créatif de la culture yiddish", précise Nurith Aviv. J'ai eu la grande chance de rencontrer des jeunes gens qui éprouvent une véritable passion pour la poésie yiddish et ils ont bien voulu partager cet amour avec moi. Le yiddish n'est pour aucun d'entre eux la langue maternelle ou une langue entendue à la maison. C'est à un moment de leur vie qu'ils ont rencontré la grande richesse de la littérature yiddish moderne."

De Berlin à Paris en passant par Varsovie, Vilnius ou Tel Aviv, ces sept jeunes ont donc raconté leur rencontre avec le Yiddish, leur passion pour la langue, sa littérature et sa poésie. "Ecrire avant la Shoah", souligne Nurith Aviv, cette poésie est une proposition de récit au-delà du seul souvenir de la destruction. Une forme de résistance contre les voix de l'intolérance."

A découvrir dès le 11 mars, au cinéma les 3 Luxembourg, 67, rue Monsieur le Prince - 75006 Paris.

Marie-Hélène Abrend



Yiddish de Nurith Aviv



Avrom Sutzkever



Migle Anusauskaite

« Enfant à Tel Aviv, j'entendais parler le yiddish un peu partout. Cette langue différente mais si proche de l'allemand suscitait chez les juifs allemands qui m'entouraient, un certain mépris. Ils la considéraient comme un jargon. Et à l'école le yiddish était maudit car plus que toute autre langue il représentait l'exil, et la mort. Mais dans cette langue, où dialoguent l'allemand, l'hébreu, l'araméen, les langues slaves et romanes, a pu voir le jour, entre les deux guerres, une poésie étonnante. »

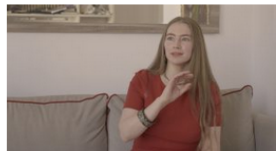


Yehoyesh



TalHever-Chybowski

C'est avec ce préambule que Nurith Aviv nous présente son nouveau rendez-vous, passionnant comme chacun de ses films. La langue est au coeur du travail de documentariste qu'elle mène depuis vingt ans après avoir été directrice de la photographie pour René Allio, René Ferret ou Agnès Varda. Citons parmi les quatorze documentaires qu'elle a réalisés *Signer* (2017) qui nous plongeait dans la beauté de la langue des signes, *Traduire* (2008), *Langue sacrée, langue parlée* (2004), *D'une langue à l'autre* (2002), *Vaters land/Perte* (2001).



Valentina Fedchenko

À son dernier opus, intitulé sobrement *Yiddish*, Nurith Aviv a hé-



Moyshe-Leyb Halpern

sité à donner un sous-titre. Elle avait pensé à *Sept poèmes en yiddish*. Son propos est de nous faire entrer dans la poésie de l'entre-deux guerre, portée alors par de jeunes poètes qui avaient, pour la plupart, fait le choix d'écrire en yiddish à une période où cette langue était en pleine éclosion en Europe orientale. *« La poésie de ces années était universelle et intimiste à la fois, en relation avec tous les courants littéraires et artistiques de l'époque. {Les poètes} étaient polyglottes et se déplaçaient d'un pays à l'autre. Le "Yiddishland" n'était pas un pays, mais une langue. »*

Pour affirmer la beauté et l'actualité de cette poésie, Nurith Aviv est allé à la



Peretz Markish



Raphaël Koenig

rencontre de sept jeunes gens, trois hommes et quatre femmes, pour qui le yiddish est une passion. Certains sont juifs, d'autres pas. Aucun n'avait le yiddish pour langue maternelle ni ne l'entendait à la maison. Il n'y a pas nostalgie dans l'intérêt qu'ils portent à cette poésie écrite en yiddish mais, bien au contraire, ils puisent dans cette langue une source d'énergie et de révolte, tout comme les poètes dont ils ont choisi de nous parler.



Anna Margolin



Lila Thielemans

« Pour les jeunes gens de mon film, qui ont à peu près l'âge des poètes dont ils parlent, cette poésie écrite avant la Shoah est une proposition de récit au-delà du seul souvenir de la destruction. C'est la poésie comme forme de résistance contre les voix de l'intolérance. », précise Nurith Aviv.



Celia Dropkin

Le film est construit autour de sept entretiens et de sept poèmes. La réalisatrice a



Dory Manor

demandé à chacun de choisir un texte emblématique. Les poèmes signés Yehoyesh, Moyshe Leyn-

halpern, Peretz Markish, Anna Margolin, Celia Dropkin, Avrom Sutzkever ou Deborah Vogel sont dits en yiddish simultanément à leur traduction (signées Arnaud Bicaud et Batia Baum) qui défilent à l'écran. Profitons de cette mise à l'honneur de cette langue longtemps ignorée, oubliée ou dépréciée pour saluer l'extraordinaire travail accompli par Rachel Ertel depuis des années pour porter au public français nombre d'auteurs yiddish.

Les entretiens, tournés à Berlin, Paris, Tel Aviv, Vilnius et Varsovie, ont été réalisés en yiddish pour trois d'entre eux, en hébreu dans deux cas, en français et en anglais pour les autres. Chaque témoignage nous conduit sur le chemin singulier de ces jeunes gens érudits vers le yiddish : quête de leur identité juive pour certains, réhabilitation d'une langue méprisée pour d'autre, d'une « langue de l'ennemi » explique l'israélien Dori Manor, car la langue cosmopolite, langue de la diaspora et non celle de l'idéal fort israélien, langue qui représente la partie vivante de la culture polonaise pour Karolina qui veut comprendre ce qu'on lui avait caché.



Debora Vogel



Karolina Szymaniak

Nurith Aviv a mis au point un cadre semblable pour chaque entretien : ses interlocuteurs nous font pénétrer dans leur propre maison. En hébreu la maison se dit *Bait*, mot qui signifie également une strophe. « *C'est comme si, en entrant chez eux, on entrait dans une strophe de poème* », nous invite la cinéaste.

Yiddish, un film de Nurith Aviv, 60 minutes, 2019

Au cinéma Les 3 Luxembourg, 67 rue Monsieur le Prince 75006,

À partir du 11 mars.

Plusieurs séances sont suivies de rencontres avec la réalisatrice et des invités.

Informations à retrouver sur le site nurithaviv.free.fr